



CLASSIQUES
GARNIER

JONES-DAVIES (Marie-Thérèse), « Avant-propos », *in* JONES-DAVIES (Marie-Thérèse) (dir.), *Culture : collections, compilations*, p. 5-8

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5709-8.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5709-8.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2005. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVANT-PROPOS

En 2001/2002 nos deux colloques ont eu pour thème « Culture : collections, compilations au temps de la Renaissance », qui constitue notre vingt-septième volume.

De nombreuses recherches se sont articulées autour de ce vaste sujet caractérisant la Renaissance où se sont multipliés les collections d'objets ou ces instruments de travail que sont anthologies, répertoires, dictionnaires... On peut s'interroger (Céard) sur l'origine et l'histoire des termes « collection » « compilation » et se demander que signifiait alors la notion de « corpus », dont nous avons un peu transformé l'usage. Important aussi est l'espace de la collection (Martinet) que, dans ses rapports avec le visiteur, évoque la tradition de la galerie – lieu transitif par sa forme de couloir ouvrant sur une longue perspective ; ou lieux de forme ronde ou carrée où l'on s'arrête en face de tableaux dans le sens latéral, ou encore le studiolo, provoquant le sentiment d'un monde clos – autant de lieux réflexifs de l'esprit.

C'est au temps de la Renaissance que sont fondées les bibliothèques publiques, à Florence par exemple. Deux bibliothèques européennes célèbres, Oxford et Heidelberg, permettent de connaître certaines des difficultés, dues au contexte politique et religieux auxquelles se heurtèrent leurs fondateurs (Jones-Davies). Puis, la bibliothèque du poète Drummond of Hawthornden montre l'intérêt et la richesse d'une bibliothèque privée (Paganelli) pourtant située dans un coin reculé de l'Écosse.

A ces moyens de répandre la culture par les livres, il faut ajouter ce qui relève de la typographie et de l'édition : ce que J.F Maillard appelle la politique thésaurique ou cornucopique des Estienne (Robert, Charles, Henri), dont les inspireurs furent surtout les humanistes, Erasme et Budé. Ils accordent beaucoup de place entre autres aux dictionnaires et ne pensent pas seulement aux érudits, mais à ceux qui recherchent un savoir pratique – (toutes sortes de guides pour un public scolaire). Avec les Estienne, le goût de la collection tend à promouvoir la langue et la littérature française.

Du *Lexicon* de Crastone au *Thesaurus* d'Henri Estienne, on peut suivre l'évolution des premiers dictionnaires grecs du XVI^e siècle

(Flamand). Ce ne sont pas que des instruments pour faciliter l'accès au texte des auteurs grecs, mais ils reflètent la connaissance que les héliénistes avaient de ces auteurs à une certaine époque; ils sont donc en quelque sorte des miroirs culturels.

Les dictionnaires d'épithètes qui ont un intérêt sociologique et linguistique ou documentaire ont aussi un intérêt littéraire (Pouey-Mouny). Alors l'enjeu de ces dictionnaires est de découvrir la convenance nécessaire entre les mots, découvrir l'*aptum*, ce qui est essentiel dans la création littéraire. Les épithétaires ouvrent la voie aux périphrases; les épithètes ajoutent la diversité à l'identité. L'*aptum* serait-il un idéal inaccessible? Les auteurs d'épithétaires semblent se référer à trois logiques: suggérer, célébrer, maîtriser la diversité du monde.

Pierre Breslay, angevin, est le premier utilisateur français du terme «anthologie», qu'il choisit pour son *Recueil de Discours notables d'Auteurs grecs et latins* (Magnien). Ces auteurs ne sont toutefois que des incitateurs à la réflexion, si bien que les discours relèvent en fait du compilateur qui réunit les multiples citations souvent extraites des journaux de lieux communs. Breslay tenait à allier l'utile à l'agréable.

Le R.P. Possevin, S.J., de la génération de Montaigne, est essentiellement un collectionneur de titres de livres (Fragonard). Il produit une œuvre de type encyclopédique la *Bibliotheca Selecta*, qui cherche à équilibrer le livre et le principe de sélection, le tout symbolisé par la *Ratio Studiorum* élaborée pour les Collèges jésuites. Possevin soutient la Contre Réforme par la voie des livres et de l'érudition.

Que dire maintenant de la *farrago epistolarum* d'Erasmus? C'est moins le champ de blé ou la farine du meunier (selon l'étymologie du mot *far*) que cet assemblage de lettres évoquerait (Margolin). Loin d'être un fatras désordonné, un fourre-tout, c'est plutôt à l'un de ces jardins imaginaires très appréciés de l'humaniste hollandais que l'on devrait penser. Les fameuses digressions d'Erasmus seraient comme des chemins de traverse que l'on emprunte en risquant de se perdre, mais jamais très longtemps.

Parler de collections, c'est aussi tenir compte des superbes cabinets de curiosités en vogue au temps de la Renaissance. Leurs catalogues et leurs inventaires, parfois agrémentés de poésie veulent montrer de l'univers entier une miniature fidèle. Cependant le catalogue est plutôt prétexte à l'exposition d'une culture savante, où métaphore et mythologie sous-tendent l'attraction de l'énigme pour les curieux (Marache).

Les collections d'Alexandre le Grand où apparaissent Alexandre, le peintre Apelle et Campaspe mettent en évidence l'art du collectionneur

tirant ses tableaux du cabinet d'amateur tout en se rapprochant du genre issu de l'atelier de peintre. Quant à la pièce de John Lyly, *Campaspe*, qui doit beaucoup à l'*Histoire Naturelle* de Pline, elle pourrait bien se lire comme un cabinet de collectionneur, une chambre de merveilles (Hoen-selaars).

Enfin une autre forme de collection au XVI^e siècle se manifeste dans le goût des reliques de leurs saints martyrs que les catholiques anglais préservaient avec soin. Le souvenir de l'un des plus célèbres – le poète jésuite Edmund Campion, mort martyrisé en 1581 – demeure vivant en Grande Bretagne. L'un de ses poèmes encore inédits, en hexamètres latins aux accents virgiliens a été retrouvé parmi les manuscrits de la collection de John Harington et de son fils Sir John. Ce poème que l'on qualifierait facilement de subversif, datant des années d'étude de Campion à Oxford oppose la grandeur épique de l'Eglise romaine ancrée dans l'éternité à la durée éphémère de l'*imperium romanum*. C'est l'occasion de mettre en lumière les relations complexes existant entre loyalistes et recusants vers la fin de l'ère élisabéthaine (Kilroy). L'intérêt pour les reliques suscitait les sarcasmes des protestants. *Macbeth* semble y faire allusion. Plus tard, au XVIII^e siècle, avec le bois du fameux mûrier planté par Shakespeare à New Place, Stratford, on devait fabriquer une multitude de petits objets sculptés, qui lancèrent la mode d'une industrie shakespearienne au service de la bardolâtrie. Rassembler mots et calembours selon des séries homophoniques était une façon de conserver un passé souvent occulté par la propagande politique et d'en décrypter les énigmes, à propos de Thomas More, par exemple (Wilson).

La figure emblématique du collectionneur au temps de la Renaissance pourrait bien être l'Empereur Rodolphe II qui accumulait dans les galeries de son château de Prague, comme dans sa renommée *Kunst-kammer*, tout ce qui paraissait exceptionnel, nouveau, merveilleux ou mystérieux. L'univers entier et tout ce qu'il contenait était pour lui un immense cabinet de curiosités, où il tentait de percer le secret de la création. Le philosophe Francis Bacon évoquait un palais où pourrait se loger la pierre philosophale. Le palais de Rodolphe II en serait-il un exemple ?

Avec son savoir encyclopédique, Rodolphe II se passionnait pour tous les arts comme pour les livres et les manuscrits rares. Il était le mécène des humanistes. De cette alliance du monde des livres et du monde de l'expérience peut naître une certaine sagesse de la culture qui se répand dans toute forme de connaissance. C'est bien ce que nous

avons pu vérifier durant les diverses découvertes faites au cours de ce colloque.

La Présidente de S.I.R.I.R
M.-T. JONES-DAVIES